

XYZ. La revue de la nouvelle

Au café

Jacques Axtmeyer



Numéro 26, été-mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Axtmeyer, J. (1991). Au café. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (26), 51–54.

Au café

Jacques Axtmeyer

Il entra d'un pas rapide au *Grand Café*. Blue jeans, chemise à carreaux, blouson noir, un lourd attaché-case à la main. La trentaine peut-être, le visage émacié.

À cette heure, en début d'après-midi, la salle était vide. Seul un couple d'amoureux se bécotait sur la terrasse. Il embrasse d'un coup d'œil le café, comme un chef d'armée cherchant un emplacement propice pour son artillerie, en prévision d'une bataille imminente. Finalement, il choisit une banquette du fond.

Une jeune serveuse s'approcha, une jolie fille blonde, mince, un sourire aux lèvres.

« Monsieur désire ? »

« Quelle heure est-il ? » Elle se retourna vers la pendule suspendue au-dessus du comptoir.

« Trois heures. »

« Alors », dit-il à voix basse, mais assez intelligible pour qu'elle l'entende, « alors j'ai le temps d'écrire mon testament. »

Elle sursauta. Penché sur sa malette ouverte d'où il sortit une liasse de feuilles blanches et deux stylos, il ne s'en aperçut pas.

La serveuse attendait. Levant la tête : « Ah oui, un double rhum et un paquet de Gauloises... bleues. »

Elle était intriguée. « Mon testament ? » Que voulait-il donc ? Elle lui apporta sa commande. Son attaché-case était ouvert : dans le coin gauche elle repéra un pistolet.

Lui, avait commencé à écrire et elle distingua nettement sur la feuille :

MON TESTAMENT

« Je soussigné, sain de corps et d'esprit... » Elle ne put en lire davantage sans paraître indiscrete et retourna derrière le comptoir.

Un peu plus tard elle se rendit à la cuisine où le patron terminait son repas. Il avala un gros morceau de camembert et vida son verre de bordeaux rouge.

« Oui?... »

« Patron, il y a au fond de la salle un drôle de paroissien. Il boit du rhum, fume des Gauloises et écrit son testament. Bien vrai. »

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

« C'est pas tout, il a un pistolet dans sa malette. De temps en temps, il a le regard perdu, comme... »

« Allons, allons, je bois mon café et je viens voir moi-même. »

La serveuse retourna dans la salle.

Le client écrivait rapidement, fixant souvent d'un regard vague un tableau sur le mur d'en face représentant un sombre chemin forestier.

Elle avait peur.

Le patron s'essuya la bouche, passa au lavabo, puis regagna le comptoir où la fille s'affairait.

Il regarda avec inquiétude le client insolite. Celui-ci faisait courir rapidement son stylo sur les feuilles blanches. Cinq d'entre elles au moins étaient déjà remplies, d'autres, vierges, attendaient leur tour.

« Patron, il est venu ici pour se suicider ! »

« Mais non, ils font ça en général dans une chambre d'hôtel, avec du poison, sans bruit. »

« Et si c'est un fauché qui n'a pas pu se payer l'hôtel ? Voyez le rhum et la cigarette ; c'est ce que l'on offre aux condamnés à mort. Il s'est condamné à la peine capitale lui-même. Avec toute cette mise en cène, il a décidé de se tirer une balle dans la tête ici. J'ai bien vu l'arme. »

« Bon Dieu ! Il est presque 17 heures. Les habitués vont rappliquer pour l'apéritif et pour taper le carton. Tu as raison. Ah, quelle histoire ! Si c'est un fou et qu'il se tire une balle dans la tête... Quel risque ! »

La serveuse approuva en hochant la tête. Le patron entendait déjà le coup de feu, voyait l'homme s'effondrer, une mare de sang sur le sol et les gens attirés par la détonation, le scandale ! Personne ne viendrait plus dans cet endroit maudit...

La serveuse se fit plus pressante.

« Il faut faire quelque chose, appeler d'urgence la police et aussi les pompiers. Faites vite, vous connaissez le commissaire ! »

« Tu as raison, je téléphone immédiatement. Un type dangereux, pas une minute à perdre. »

Le brigadier répondit que le chef était absent, qu'il ne disposait de personne pour le moment, mais qu'il enverrait un policier très bientôt. Le patron insista : « Faites vite, je vais avoir un cadavre sur le dos ! »

L'homme promenait son stylo sans arrêt sur le papier. Il fixait le mur, se passait la main sur le front, contemplait la peinture l'air absent, comme hors du temps et de l'espace. Le patron s'approcha de lui à son tour, ne remarqua rien de suspect, sauf le visage blême du « client ».

Tendu et complètement ridicule, il s'enquit auprès de la serveuse si la consommation avait été réglée, puis se mit à rire nerveusement, honteux d'avoir posé cette question mesquine, alors qu'à tout moment un coup pouvait partir... Il regarda la pendule, de plus en plus inquiet, car l'heure de la grande affluence approchait.

Et la police, que faisait-elle ?

Enfin, la « force publique » se présenta : un grand gaillard moustachu pointa son index vers l'étrange inconnu : « C'est lui, le candidat au suicide ? »

Lentement, il se dirigea vers l'homme solitaire, posa lourdement sa main gauche sur l'attaché-case, la droite prête à dégainer.

« Vos papiers », intima-t-il d'une voix forte.

Surpris, l'homme sortit sa carte d'identité. Mais incrédule, le policier demande : « Et ce pistolet ? Chagrin d'amour, problèmes d'argent ? Vous voulez en finir avec la vie ? Vous faites votre testament, hein ? Allons, dites la vérité. »

L'homme lui tendit alors son pistolet... Un pistolet d'alarme !

« Je rentre souvent la nuit et mon quartier n'est pas sûr; vous comprenez? Quant à "mon testament", c'est une nouvelle que je rédige pour un mensuel illustré, rien d'autre. »

Et il lui montra sa carte de journaliste.

Le flic ne savait trop quelle attitude adopter. Le patron du café et la serveuse qui avaient suivi le dialogue avec anxiété derrière le zinc virent les deux hommes se serrer la main en riant.

Rassurés, ils se dirigèrent vers le couple hilare et comprurent enfin leur méprise. Tout penaud et néanmoins soulagé, le patron offrit l'apéritif à la cuisine, tandis que les habitués commençaient, comme chaque jour, à s'installer à leur table de prédilection. **XYZ**

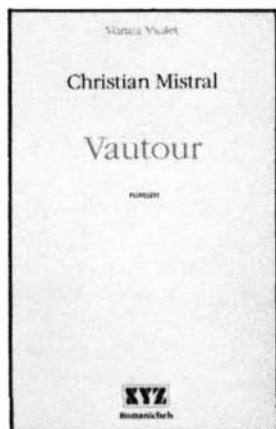


collection
« Romanichels »

*L'incubateur des
meilleures proses québécoises*

Christian Mistral

Vautour



156 p., 17,95 \$

**Prix Hautvoix
de la
Rencontre
québécoise
internationale
1991**